

Extraits commentés

Religion

« Je suis né, écrit Jacques Dufresne, dans le pays de Marie de l'Incarnation et je mourrai noyé dans cette vague de l'histoire, la " Singularité ", où, selon les transhumanistes, l'intelligence artificielle dépassera l'intelligence incarnée. »

À vingt ans, au moment de la Révolution tranquille du Québec, Jacques Dufresne a été de ceux qui ont secoué les colonnes de ce temple autoritaire qu'était le catholicisme québécois à cette époque; mais cela ne l'a pas empêché de demeurer reconnaissant à l'endroit des maîtres, religieux ou laïcs, qui l'ont formé, ni de craindre les effets négatifs d'une rupture brusque et radicale d'avec la tradition. Guidé ensuite par Gabriel Marcel, Gustave Thibon, Simone Weil et Ivan Illich qui, tous, dans un esprit constructif, ont appelé de leurs vœux un nettoyage philosophique du catholicisme, Jacques Dufresne a fait preuve de ce qu'on pourrait appeler un patriotisme de compassion pour la religion de son enfance.

Cela lui a valu, vers la fin de la décennie 1980, de prononcer une conférence sur l'incarnation devant l'Assemblée des évêques du Canada. Étant depuis longtemps convaincu que l'incarnation est le seul remède au grand mal de notre temps : la réduction du vivant au mécanique, de l'humain en particulier, il a soutenu que la religion catholique, ne serait-ce que parce qu'elle est celle du Dieu incarné, mérite le plus grand respect, ce qui devrait lui valoir de plus en plus d'adhésions. Il plaide maintenant en faveur d'une synthèse des deux mondes, celui d'hier et celui d'aujourd'hui, tous deux menacés, au Québec en particulier, le premier par l'amnésie, le second par une fuite éperdue vers le paradis sur terre des machines, et d'un homme qui leur ressemble de plus en plus.

À la fin de la conclusion, il revient sur le thème de l'incarnation en ces termes :

« Pour les chrétiens, l'Incarnation, c'est d'abord le Verbe fait chair : *Verbum caro factum est*. Le rayonnement de l'esprit à travers la matière existe toutefois sous d'autres formes pouvant avoir un sens pour tout être humain : l'union intime de l'âme et du corps ; l'union de l'inspiration et de la matière dans le grand art ; l'union d'une intuition et d'un objet pour former un symbole, une métaphore, un mythe ; la symbiose avec la vie dans la nature ; l'introduction du ferment de l'amour dans la famille et dans la société en général ; le passage de l'idée au concret dans l'accomplissement d'une mission. L'univers lui-même peut être considéré comme l'union d'un principe divin et de la matière. »

Un Dieu compatible avec la science

« La science, l'hypothèse déterministe en particulier, avait ébranlé en moi la foi de cette humanité enfant qui avait besoin d'un Dieu interventionniste n'hésitant pas à briser la chaîne des causes secondes pour manifester son amour, mais aussi sa puissance et jusqu'à sa vengeance. Comment l'existence d'un tel Dieu pouvait-elle être compatible avec ce déterminisme que les Grecs appelaient *nécessité* et dont notre vie quotidienne, envahie par les produits de la technoscience, nous administrait constamment la preuve ?

C'est cette contradiction entre une certaine science et une certaine religion qui, depuis pendant des générations, a détourné tant de jeunes croyants, parmi les plus éclairés, vers l'agnosticisme ou l'athéisme. Simone Weil m'a permis de découvrir une science et un Dieu qui pouvaient être compatibles, une science qui tout en gagnant en rigueur se donne comme objet la beauté du monde et un Dieu dont la puissance s'efface devant sa pureté et son amour. Le grand peintre et le grand musicien respectent les lois de la matière de leur art, mais tel un soleil rayonnant à travers un nuage, leur inspiration nous atteint à travers cette matière. On est alors touché, dira Simone Weil par « quelque chose d'analogue au sourire d'un être aimé ».

C'est la preuve par la beauté, par la beauté du grand art, laquelle est le reflet de la beauté du monde. Pour rendre compte de l'expérience de la beauté du monde, Simone Weil ne pouvait pas recourir à l'idée d'un Dieu qui, brisant la chaîne des causes, intervient dans les phénomènes, tantôt pour punir un méchant, tantôt pour récompenser un bon, tantôt pour arranger les choses entre elles de façon qu'elles plaisent à celui qui les contemple. Elle ne pouvait pas non plus réduire le monde au lien causal entre les phénomènes qui le constituent ; c'eût été en faire une simple machine. Comment concilier la causalité avec l'expérience de la beauté du monde ? Simone Weil a trouvé réponse à cette question dans la pensée grecque, plus précisément dans le *Timée* de Platon :

« La production de ce monde s'est opérée par une combinaison composée à partir de la nécessité et de l'esprit. Mais l'esprit règne sur la nécessité par la persuasion. Il lui persuade de pousser la plupart des choses qui se produisent vers le meilleur. C'est de cette manière, selon cette loi, au moyen de la nécessité vaincue par une persuasion sage, c'est ainsi que dès l'origine a été composé cet univers. »

Par la persuasion plutôt que par la force. Formule mystérieuse certes, qui présente toutefois l'avantage de correspondre à l'expérience humaine la plus courante : être mû par le désir plutôt que par la volonté. On retrouvera cette priorité du désir sur la volonté dans tous les domaines qu'explorera Simone Weil.

Chapitres du livre sur la religion

2. Maîtres européens

Conclusion